

* Banque filière PT *

Epreuve de Français II

Durée 4 h

L'usage de machines (calculatrice, traductrices, dictionnaires...) est interdit.

Le mot *paix* frémit comme, à d'autres heures de notre histoire, ont frémi les mots *science, liberté*. A la question : « Le bien de la guerre vaut-il son mal? », avant même de savoir si ce bien qu'il va sacrifier est autre part recouvrable, le présent répond : non.

Prenons garde toutefois que, dans leur désir de rendre justice à la guerre, quelques anciens combattants ne soient enclins, lorsqu'ils l'évoquent, à voir d'elle plutôt le bien que le mal. Le passé épure, et puis les sentiments vils dont nous fûmes témoins à la guerre sont d'une espèce qui est la monnaie courante de la paix, tandis que son sublime lui est propre : d'où une tendance à être frappé surtout par son sublime. Ce n'est pas tout. Voici un ancien combattant qui parle de « conflit presque dramatique, dans l'âme du survivant, entre sa raison, qui se refuse même à concevoir le retour des épreuves de la guerre, et sa mémoire, où ces épreuves, loin de paraître exécrables, deviennent chères de plus en plus, par le reflet de la vaillance et de la jeunesse qu'il a fallu pour les surmonter ». Hum! Savez-vous ce qui me chiffonne dans cette phrase? C'est ce mot : *jeunesse*. Il ne faut pas que la guerre qui déjà, nous l'avons vu, gagne au recul, se maquille encore par là-dessus avec les couleurs de notre jeunesse. Un pas de plus et nous en serions au : « C'était le bon temps ! » Halte-là! Ne touchons pas la guerre avec la baguette d'Hermès. Il y a eu un mirage de l'avant-guerre : la guerre, c'était la « promenade militaire », les « dînettes sur l'herbe », avec pour épigraphe la parole d'Érasme, que j'écris en majuscules pour qu'elle se grave dans les têtes : « DULCE BELLUM INEXPERTIS », « la guerre douce à ceux qui ne savent pas ». Veillons à ce qu'il n'y ait pas un mirage de l'après-guerre, dans le même sens. Une fois suffit pour les dînettes sur l'herbe.

Si, pendant la guerre, on avait interrogé les combattants : « Vous serait-il égal que la France fût vaincue? », un petit nombre, sans doute, eût répondu : « Peu m'importe. » Mais si on leur avait

demandé . « Vous serait-il égal qu'il y eût après celle-ci de pareilles guerres? » pas un n'eût répondu que peu lui importait. Tenons-nous-en là. Si nous voulons monter la garde autour de leur sacrifice, *ut non evacuetur crux*, afin que cette croix ne soit pas inutile, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper en nous inquiétant de faire, à notre place modeste, si peu que ce soit pour la paix.

De quelle façon? Informez-vous auprès des experts. Le poète fait l'offrande musicale aux morts, comme on voit sur les stèles athéniennes, et ne prétend pas au-delà. Mais n'en parlez pas trop chez Cathos et Madelon. La mode, comme une goule, suce l'idée de paix sur quoi elle s'est jetée.

Beaucoup de personnes qui, à une autre époque, se fussent données tout entières à l'hospitalisation des chiens écrasés, se sont faites aujourd'hui les zéloteurs et les zélatrices virulents de la paix. Virulents ? Tenez, par exemple, voici une charmante jeune fille qui proclame, qui imprime que les femmes, à la prochaine guerre, devront se refuser à soigner les blessés, et les laisser crever là, pour leur apprendre à se défendre quand leur pays est attaqué. Qui sera le Molière, dans le burlesque et le tragique, de cette sorte de pacifisme-là ? Pauvre paix, sainte paix, qui regarde avec de grands yeux ses arlequins et ses pétroleuses, il me semble qu'elle pourrait dire, comme l'autre : « Préservez-moi d'abord de mes amis ! ». Son coche embourbé disparaît sous un nuage de mouches sonores. Et les hommes qui poussent à la roue n'ont pas à lutter seulement contre la boue, mais contre les mouches.

Quoi que nous fassions pour la paix, marquons que l'esprit de paix vivra à l'intérieur de l'idée de patrie, ou ne vivra pas. L'esprit de paix ne se fera pas par une réduction de notre respect pour le pays natal, mais par une extension de ce respect aux autres nations.

Nos pacifistes, qui comprennent si bien l'âme de l'Allemagne, l'âme de l'Angleterre, etc... (mais non, c'est toujours l'âme de l'Allemagne qu'ils comprennent le mieux), il faut qu'ils comprennent aussi l'âme de la France. Nous les écoutons, nous les lisons, nous les croyons de bonne foi, nous sommes plus d'une fois séduits. Qu'ils nous convainquent ! c'est tout notre espoir ; qu'ils nous mettent les brides, et, nous appuyant dessus, nous emporterons ce char neuf à travers les plaines de l'avenir. Hélas, quand leurs arguments ont déposé au fond de nous, il nous faut bien constater que leurs thèses, nous en emparer serait notre devoir si nous étions les plus perfides adversaires de notre pays. Une doctrine d'humilité nationale travaille pour l'ennemi. Une doctrine de non-violence, qui attire des âmes hautes, fait aussi le ralliement des lâchetés. Un manque de haine est sans valeur, qui n'est que la crainte de la haine des autres. Un pardon ne me touche pas, de gens qui n'ont rien à pardonner. Et ce qu'on glorifie, en l' appelant *l'humain*, nous savons bien ce que c'est : une fois sur deux, c'est la bassesse, la bien-aimée bassesse (« Nous sommes tous de pauvres types ! ... » ou « Qu'est-ce que tu veux, c'est la vie!... ») Étonnez-vous, pacifistes, qu'on vous suive avec circonspection. Eh bien oui, vous vous étonnez; vous vous irritez, vous attaquez. Voici par vous durement rejetée une conception traditionnelle des devoirs, si puissante que bon an, mal an, la religion même avait dû s'y accommoder, si persistante qu'il n'est peut-être pas une des

grandes figures de notre histoire qui ne se trouve en quelque endroit condamnée par le concept nouveau. Cette longue suite d'hommes, de femmes, et de ces enfants au grand cœur, tellement certaine de la vérité, qui vit pour elle, qui meurt pour elle, et vous venez troubler leur cendre, mais non, ce ne serait qu'une image, vous venez troubler réellement les sources de notre respect, en nous disant qu'ils se sont trompés! O la pire des tristesses de n'avoir pas *aimé juste*, et de se voir honni pour ce qu'on a donné! Oui, nos parents se trompent ; ils ne sont pas encore tout à fait morts qu'on vient nous expliquer en quoi, avec tout le détail, « il faut que tu saches », sans prendre garde si dans les lointains de l'agonie ils n'entendent pas nos trahisons impatientes. Mais du moins rendez à cet antique système les honneurs auxquels a droit tout idéal qui a fait vivre pendant des siècles une nation illustre. Par philosophie sinon par piété. Il n'est pas impossible que dans un siècle, ou bien quelques années, le mot *désarmement*, par exemple, apparaisse aussi désuet et néfaste qu'apparaissent aujourd'hui aux « délicats » les mots *patrie* ou *revanche*, et que le tabou : « Etre bon Européen » soit évoqué avec la même mélancolie méprisante qu'on a pour les panacées du snobisme intellectuel du temps de « Boulange » ou de Napoléon III. Les idées nous tombent de l'esprit comme du cœur les bien-aimées.

D'autre part, faire la paix n'est pas suffisant. Il faut faire une paix qui ait la grandeur d'âme de la guerre. Il ne faut plus que l'homme, quand il recherche en quoi il a été homme, songe d'abord à la guerre. Il n'est pas admissible que ce que sonnaient les cloches, ce 11 novembre, à onze heures du matin, ç'ait été pour beaucoup le glas de la vie grande.

Il y a une phrase effrayante de Kipling : « Tous les jeunes gens écrivent de même au sujet de la guerre. Elle satisfait complètement tous leurs désirs. » Un garçon, mon cadet, m'a dit : « La paix, ce n'est pas vivre. » - « Eh bien, les vertus nées de la guerre, ingénie-toi à les faire naître de la paix. » - « Non, c'est la mort qui agrandit tout. » (« Et la nécessité », eût-il dû ajouter.)- « O garçon ! garçon ! Est-ce qu'il faut donc que tu meures, pour que tu vives? » - « C'est possible », dit-il, les yeux au loin. - « Soit, cela te regarde. Mais eux, les non-consentants, ceux qui ne veulent pas mourir, faut-il qu'eux meurent, pour que tu vives ? Rougis plutôt de la vie que tu achètes à ce prix-là. L'héroïsme fleurit sur le bateau qui sombre. Pourtant nous faisons l'impossible pour que les bateaux ne sombrent pas. Admettre la guerre parce qu'elle suscite en toi de la vertu, c'est épargner la vipère pour l'ivresse morale de sucer la plaie qu'elle fera. N'appelle pas amour des hommes ce monstrueux amour de soi. »

« La paix, ce n'est pas vivre. » J'ai entendu cela. Et demain peut-être, dans la bouche de mon fils. Et peut-être ne saurai-je plus si je dois le gifler ou l'étreindre, et cette incertitude nous arrête chaque jour devant des actes qu'en conscience nous ne nous sentons pas prêts à juger, et qu'enfin nous condamnons ou célébrons, selon l'humeur du moment, parce qu'il est dans les convenances sociales de prendre parti. Mais que vient-on, toujours plein d'antagonismes factices, colérer contre les « vieillards » responsables de la guerre ! Ne sait-on pas comment en 1924 les adolescents en acceptent l'idée, la trouvent naturelle, et que, s'il arrive aux « vieillards » de couvrir la guerre par

intérêt ou routine, les adolescents la font lever, sourdement, par amour ? Jeunesse à la face nouée, si inculte en souffrance, toujours gagnant à la main, et odieuse, et si belle !

La médecine moderne croit qu'il vaut mieux diriger une maladie, que tenter de la détruire. Si on veut supprimer la guerre, il faut donner aux hommes de cœur et notamment aux jeunes gens, quelque chose de même valeur qu'elle. « Né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisait, Jules César ne pouvait mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. » (La Bruyère.) L'effrayante petite phrase ! Justement ! il ne faut pas que le fait de se porter bien, d'âme et de corps, n'ait d'autre issue que les bombes et le lance-flammes.

Il faut que la paix, ce soit « vivre », qu'elle ne soit pas une dévitalisation. Il faut ramener dans la paix les vertus de la guerre. Il faut vaincre sa paresse, et quelquefois vaincre sa crainte pour apprendre à les y trouver. Lutter contre la facilité de la vie, aussi commune que sa difficulté, contre sa tendance à se satisfaire de peu, la tisonner, car elle ne cherche qu'à s'éteindre, l'attiser en soufflant dessus la menace, pousser la paix jusqu'à l'intensité morale de la guerre, ; qu'elle aille, cette paix, nous chercher dans nos profondeurs, elle dont les tâches sont souvent plus complexes que celles de la guerre, c'est à dire, en un sens, plus méritoires. Tirer d'elle toutes les raisons d'aimer, de risquer, de souffrir, d'avoir peur pour soi et pour les autres, d'être mis à l'épreuve. Ne pas subsister en n'employant qu'une partie des possibilités humaines, en faisant tout juste ce qu'il faut pour cela, comme l'hirondelle, pour soutenir son vol, ne donne qu'un léger, qu'un intermittent battement d'ailes ; mais, étant hommes, employer à fond l'humain. Faire rentrer le corps dans le rythme des jours. Lui demander l'énergie, l'ingénuité, la vitesse de la vie, les rudes accolades avec la nature, qu'on n'épouse que dans un combat. « La liberté, c'est le courage » : c'est dans un autre chant funèbre qu'on l'a dit. J'appelle une paix où nous provoquerons, systématiquement, toutes les occasions du courage et de l'oubli de soi.

Cette paix-là sera autre chose que l'absence de guerre. Elle aussi, elle parlera aux imaginations et aux cœurs. Elle suffira à cette faim d'héroïsme qui fait venir les larmes aux yeux.

Henri de Montherlant *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, 1924 .

Questions :

- 1- Vous résumerez ce texte en 200 mots. (marge de 10%) (8 points)
- 2- Montherlant déclare : « Il faut que la paix ce soit « vivre », qu'elle ne soit pas une dévitalisation. » Cette conception de la paix est-elle partagée par les auteurs du programme ? (12 points)